BELLE m'accompagnait, se rendant à sa mission. Pour traverser l'immense lac, nous prîmes passage sur une des berges de la Compagnie. Le vent gonfla les voiles et les trois berges furent secouées par des vagues épouvantables qui ne nous engloutirent pas, mais nous causèrent beaucoup de frayeur. Nous arrivâmes le 25 août. Le R. P. GASTÉ et le F. GUILLET, qui semblait vouloir m'étouffer en m'embrassant, vinrent nous recevoir sur le bord du lac. Le R. P. GASTÉ se fait vieux et le F. GUILLET est presque chauve. Les fatigues et les privations de tous genres se trouvent là plus qu'ailleurs.

Une chose me fit de la peine à la mission : ce fut de voir une église, belle à la vérité, mais qui penche beaucoup, je crains qu'elle ne tombe et ne cause quelque malheur. J'espère pouvoir aller passer quelque temps à cette mission, durant l'été prochain, pour essayer de porter remède à la chose. En attendant, je prie Dieu que rien de fâcheux n'arrive. Le temps me manque pour vous donner des détails plus étendus sur ce voyage...

Voici quelques extraits d'une lettre du R. P. FOURMOND, écrite de la mission Saint-Laurent (Carlton), et datée du 27 décembre 1878.

... Pour vous donner une idée exacte de ma vie de Missionnaire, je vais vous raconter comment j'ai passé ces trois dernières journées.

Le 24 décembre, vigile de la grande fête de Noël, après la prière du matin, la méditation et la sainte Messe, prévoyant de nombreuses confessions pour la journée, je récite de suite mes petites heures et le chapelet. Dans la matinée j'entends environ vingt-cinq confessions, et je profite des temps libres pour faire mon office de prêtre sacristain et décorer ma chapelle. Je dîne à midi, et aussitôt après je veux continuer mes travaux d'orne-

mentation ; mais le flot des pénitents commence à arriver, pour ne pas discontinuer jusqu'à onze heures du soir. J'ai à peine le temps de réciter vêpres et complies, avant l'office de minuit. Pendant que j'entends les confessions, je suis un peu troublé par les répétitions de l'orchestre qui ont lieu dans la maison, séparée seulement de la chapelle par la sacristie. Quel bel orchestre ! Deux violons, aux mains d'artistes dont les visages nous rappellent assez ceux des bergers que j'ai vus maintes fois dans les représentations de ce touchant mystère. Puis, une foule d'enfants aux voix criardes, qui semblent faire consister l'harmonie dans les plus beaux *forte* que puissent pousser leurs jeunes gosiers. Déjà l'on devine que la joie de Noël les gagne et les remplit d'une sainte ferveur. Les violons raclent beaucoup plus fort, et la musique devient assourdissante Enfin, si cela ne promet pas d'être harmonieux, cela sera certainement édifiant, ce qui vaut beaucoup mieux.

Enfin, il est minuit. C'est l'heure du grand mystère. L'illumination commence. C'est vite fait, car il y a en tout deux lampes et environ quinze chandelles de suif. Nos bons chrétiens s'étaient imposé des privations pour en apporter en plus grand nombre, mais notre pauvreté et l'impossibilité de se procurer des bougies dans le pays nous obligent de les épargner pour le service journalier de l'autel. Vous le voyez, l'illumination est bien en rapport avec l'orchestre. Cependant, l'office n'en fut pas moins touchant. Chacun fit si bien son devoir, que bientôt l'entrain des chants solennels de la Messe de Dumont et des vieux Noëls français gagna la foule, qui se mit de la partie. Alors les violons eurent beau racler de façon à tout briser, ce fut peine perdue : on n'entendit plus qu'un ensemble imposant et majestueux de voix animées d'une sainte ferveur et chantant, avec une joyeuse allégresse,

les louanges du divin Enfant. Aussi, dans l'instruction que je fis après l'Evangile, je crus devoir féliciter mes chers chrétiens et de leur empressement à se présenter à la table sainte dans cette bienheureuse nuit et de leur bonne volonté à glorifier par leurs chants l'Enfant Dieu né pour nous dans la crèche de Bethléem. Je puis dire en toute vérité que, parmi les nombreuses fêtes de Noël que j'ai déjà vues, s'il y en a eu beaucoup de plus solennelles par la richesse des décorations et l'exécution artistique des chants, je ne crois pas en avoir vu de plus touchante. C'était vraiment le mystère de Bethléem, renouvelé encore une fois, après bientôt deux mille ans, mais renouvelé avec toute son actualité, avec toute sa touchante simplicité ; avec Jésus, Marie, Joseph, dont la présence se faisait sentir à tous ; avec les anges devenus, en quelque sorte, visibles aux yeux de la foi ; avec les humbles bergers, si bien représentés par nos fervents chrétiens. J'ai compté environ cent vingt-cinq communions.

L'office a été suivi de quelques heures de repos. Le bon emploi que j'en ai fait a suppléé à la longueur du temps et m'a donné de nouvelles forces pour confesser encore jusqu'à la grand'messe et la célébrer sans trop de fatigue. Cet office a été également bien chanté, quoique avec un peu moins d'ardeur que la messe de minuit. Après la sainte Messe et l'action de grâces, il a fallu procéder au louage des bancs de la chapelle, ce qui a duré environ une heure.

Pour récompenser les pères de famille de leur bonne volonté, j'ai invité à dîner avec moi ceux qui étaient venus de plus loin. En général, ils ne se sont pas fait prier. Cependant, je dois constater que plusieurs, des plus respectables, ont fort bien compris mon embarras et n'ont pas accepté par discrétion. Les autres se sont em-

pressés de se rendre à la salle du festin. L'un d'entre eux, par suite de ma pauvreté en fait de couverts, s'est trouvé en présence d'une simple assiette, sans fourchette. Un blanc eût été assez embarrassé ; notre métis s'en tira fort adroitement, et fit grand honneur à ma cuisine. Ici on ne reste pas longtemps à table ; on s'y met pour manger, plutôt que pour parler, et l'on termine le plus vite possible. Nos agapes de Noël ne furent pas de longue durée.

J'avais d'ailleurs une raison particulière de me hâter. Un de mes paroissiens les plus éloignés m'attendait pour me conduire chez lui, pour faire un baptême et pour confesser et communier quelques fidèles qui n'avaient pu venir à la messe de minuit. Nous avions un traîneau attelé d'un bon cheval; il nous fallut deux heures et demie pour faire le trajet, par un froid assez vif et au moins un pied de neige. Il était nuit, quand nous arrivâmes, transis de froid, malgré les chauds vêtements qui nous couvraient. Le maître de la maison, qui m'avait amené, voyant que la chaleur de son gros poêle ne suffisait pas à réchauffer nos membres engourdis, eut recours à un moyen sur lequel je ne comptais pas beaucoup dans ce pays sauvage et que pourtant j'avais vu faire merveille dans des climats plus tempérés : « Tenez, mon Père, me dit-il en me présentant à ma grande stupéfaction, un verre bien propre, prenez une goutte de vin, cela va vous réchauffer immédiatement. C'est une bouteille que j'ai achetée à mon dernier voyage à la Rivière-Rouge, pour les grandes circonstances ; l'heure est venue d'y goûter. » Je voulus d'abord m'excuser, le pressant de garder ce vin pour les temps de maladie ; mais il fallut accepter, pour ne pas le contrarier. La recette produisit son effet, et le peu que je pris suffit pour me réchauffer intérieurement, pendant que le

feu commençait à produire le même effet à l'extérieur.

Je commençai alors à faire l'inspection de toutes les générations qui m'entouraient. J'adressai un petit compliment à la vieille grand'mère, si heureuse de voir le Père et de pouvoir encore une fois, avant de mourir, faire la sainte communion pour les fêtes de Noël ; je dis un petit mot d'encouragement et d'amitié aux mères et aux enfants, qui tous ont l'habitude de venir donner la main au Père quand il entre dans la maison. Quand ils oublient la cérémonie, c'est le Missionnaire qui fait les avances pour leur donner une petite leçon de civilité et se faire bien venir au logis. Alors il n'est pas rare de rencontrer de petits sauvages qui, effrayés par la grande robe noire du prêtre, lui tournent le dos et, en jetant les hauts cris, s'enfuient à toutes jambes pour aller se jeter dans les bras de leurs bonnes mamans.

Après avoir fait connaissance avec tout ce petit monde qui remplissait le logis, car, en général, les familles de nos chrétiens sont nombreuses et se composent souvent de dix à douze enfants, je passai à l'inspection de la maison. Elle ressemble assez bien, comme toutes celles de nos métis, aux maisons champêtres, que tant de fois, étant enfant, j'ai visitées dans ma paroisse natale. Alors le luxe d'une fausse richesse n'était pas encore venu gâter la simplicité des mœurs patriarcales des paysans de nos campagnes. Les vieux lits *à quenouilles*, placés de temps immémorial dans un coin de l'appartement, avec leurs modestes rideaux, n'avaient pas encore cédé la place à ces lits brillants qui font l'orgueil des ménagères de nos jours. Notre-Seigneur, la sainte Vierge Marie et les saints avaient leurs images bénies dans l'appartement.

La maison de mon hôte avait donc pour mobilier ses lits à quenouilles ornés de rideaux d'indienne, puis, en guise d'armoires, quelques tiroirs renfermant le linge et

les vêtements du ménage, une table et des chaises en rapport avec les lits, c'est-à-dire du style le plus primitif. Elle avait son petit reposoir de Marie et ses images d'Épinal. Tout cela me charmait plus que n'eût fait la grande exposition du Trocadéro.

Après l'inspection du logis, qui fut bientôt faite, et en attendant le souper qui se préparait dans l'appartement voisin servant de cuisine, je procédai à la célébration du baptême de cette pauvre petite enfant d'Adam et d'Ève que je ne voulais pas laisser plus longtemps sous la domination de Satan. Il nous arrive souvent d'être obligés de faire ainsi des baptêmes à domicile pendant l'hiver, pour ne pas exposer au froid glacial de nos contrées ces fragiles créatures dont le transport à la mission ne serait pas sans danger. Du reste, cette nécessité nous procure l'avantage de visiter nos chrétiens et de resserrer les liens de charité qui nous unissent à eux.

Après le baptême eut lieu le souper. Le père de famille et les garçons eurent seuls l'honneur de s'asseoir à table avec le Missionnaire. Le repas était aussi simple que le reste. La viande de buffalo, les pommes de terre, le thé, le lait et le beurre en faisaient tous les frais. Tout se passa, comme je l'ai déjà dit, de la façon la plus expéditive. Je ne remarquai qu'une circonstance qui prouve une fois de plus que nous sommes des *arriérés*, c'est-à-dire des sauvages. La maîtresse du logis, sans prendre part au festin, fit, debout, le service de la table, comme je ne sais quelle princesse qui servait ainsi les ministres du seigneur et s'en trouvait fort honorée. Bien ! direz-vous, admirable ! Mais ce qui ne laisserait pas que d'être un peu étonnant pour quiconque ne serait pas, comme nous, accoutumé à voir pareille chose, c'est que la bonne dame, faisant ce qu'elle avait vu faire, sans penser que ce n'était pas la meilleure façon, nous distribuait le

viande de buffalo sur nos assiettes, avec ses mains plus ou moins propres. Vous le pensez bien, ce serait un *casus belli* dans nos pays civilisés, ou tout au moins une cause légitime de jeûner un jour et une nuit. Ici, on n'y fait pas même attention. C'est la mode. Que d'autres choses, bien plus répréhensibles, sont légitimées par ce mot magique !

Après le souper, mon hôte se mit à fumer sa pipe. Quelque grande que soit la passion de fumer en France, je pense qu'elle est dépassée encore ici. En toute occasion, le sauvage et le métis fument, soit la pipe, soit le calumet. Sans la pipe, pas de bon dîner ; sans la pipe, pas de conversation, pas d'affaire possible. Un Indien vient vous faire une visite ; il a bien des choses à vous conter, surtout à vous demander. Par où va-t-il commencer dans la confusion de ses pensées et de ses demandes ? Par tirer sa pipe ou son calumet du sac à fumer, presque toujours artistement orné de riches rassades. Et ce n'est qu'après vous avoir honoré, je devrais dire plutôt, à demi asphyxié de nuages de fumée, qu'il trouve enfin la parole. Cette manie de fumer a gagné même beaucoup de vieilles femmes, qui se consolent ainsi d'avoir vu les beaux jours de leur jeunesse s'évanouir comme une vaine fumée. J'ai bien des fois regretté de n'être pas photographe pour vous envoyer le portrait de notre vieille cuisinière assise gravement au milieu de ses marmites et de ses chaudrons, et aspirant à longs traits la fumée de son calumet, presque aussi vieux qu'elle, et cela avec un air dè satisfaction qui vous ravit malgré vous et serait capable de déraciner les préjugés contre la pipe, si les victimes n'avaient pas, comme moi, promis d'avance et presque juré de ne jamais se laisser charmer par cet abus, qui réduit les neuf dixièmes de la pauvre humanité.

Tout en fumant sa pipe, notre bon père de famille, qui de sa nature est un grand parleur, me racontait bien des choses passées, présentes, et même à venir. Il m'intéressa beaucoup.

Entre autres choses plus ou moins dignes d'attention, il me raconta comment, pendant la terrible *picotte* (petite vérole) de 1870, il avait sauvé tout un camp de sauvages en vaccinant par un procédé dont je n'avais jamais entendu parler et qui, paraît-il, eut le plus grand succès. Il consiste à prendre une aiguille et un fil que l'on trempe préalablement dans le virus de la picotte, et que l'on passe ensuite, deux ou trois fois, dans la peau du bras. C'est par ce moyen ingénieux que lui et ses compagnons de voyage évitèrent les funestes effets de la haine des tribus sauvages, envahies par le fléau. Dans leur rage, ces misérables se jetaient dans toutes les pièces d'eau qu'ils rencontraient avec l'intention de les empoisonner et de communiquer ainsi aux autres le mal terrible qui les consumait. Dans cette cruelle alternative de se voir empoisonnés ou de mourir de soif, eux et leurs chevaux, que faisaient les métis? Ils creusaient des puits à chaque campement et, pendant la nuit, les cachaient avec leurs charrettes. C'est ainsi qu'ils échappèrent heureusement à cette cruelle extrémité.

A mon regret, je dus mettre un terme à l'intéressante conversation de mon hôte, afin de réciter mon bréviaire. Après m'être acquitté de ce consolant devoir, je présidai la prière du soir et le chapelet qui, dans presque toutes nos familles, se disent en commun. Ce saint exercice terminé, il était dix heures du soir. C'était un peu tard pour une journée de Noël, si bien remplie. Aussi je me sentais vaincu par la fatigue et je demandai grâce à mon infatigable interlocuteur, qui paraissait disposé à fumer encore une pipe assaisonnée de nouvelles his-

toires. Je gagnai mon lit à quenouilles et j'y tombai à moitié mort de sommeil.

Le lendemain matin, je confessai une demi-douzaine de personnes qui n'avaient pu se rendre à la messe de minuit, après quoi je célébrai la sainte Messe sur la grande table d'honneur, devant le petit reposoir de la bonne Vierge et les pieuses images d'Épinal. La maîtresse de la maison avait couvert la grande table de son châle le plus riche, sans doute son châle de noces, pour faire honneur au divin enfant de Bethléem qui allait descendre dans cette pauvre maison, avec autant d'empressement que dans les plus splendides basiliques, avec autant de bénédictions que dans sa pauvre étable. *Sic nos amantem quis non redamaret?*

Après la sainte Messe et le déjeuner qui suivit, j'allai visiter une ferme voisine, où je rencontrai plusieurs chrétiens qui, la veille, étaient arrivés de voyage. Quels ne furent pas mon étonnement et mon chagrin en apprenant que ces chrétiens indifférents, loin d'imiter comme leurs voisins le zèle et la foi des heureux bergers de Bethleem, avaient, au contraire, imité l'indifférence coupable et l'ingratitude des Juifs aveugles. Pourtant, il y avait parmi eux un Irlandais de pure race qui, du reste, parlait très-bien le français, ce qui me le faisait prendre pour un de ces métis vagabonds, sortes de Juifs errants qui ne se plaisent que dans la vie nomade et ne peuvent se fixer nulle part. Cet homme, voyant mon erreur, me posa de suite cette question : « Mais, mon Père, de quelle nation pensez-vous donc que je suis? — Sans doute, vous êtes Canadien. — Non, je ne le suis pas. — Etes-vous métis? — Encore moins. — Etes-vous Anglais? — Assurément non. — Qui donc êtes-vous? Un Américain? Un Français? — Non, mon Père, me répondit-il une dernière fois, je ne suis d'aucune de ces nations. Je suis Irlandais.

Dublin est le lieu de ma naissance. Si je parle un peu français, je le dois aux bonnes Sœurs de la Rivière-Rouge, à l'école desquelles j'ai passé deux ans. » Je lui témoignai mon étonnement de ce qu'en sa qualité d'Irlandais, il se montrait si peu chrétien dans cette touchante solennité de Noël. « Vous avez raison, me dit-il, nous n'avons pas fait notre devoir. J'ai malheureusement trop le goût des voyages, c'est ce qui me perd. Priez pour ma conversion et veuillez, pour ma pénitence, recevoir cette petite offrande que je vous prie d'accepter. Je regrette de n'avoir pas davantage à vous offrir. »

C'est bien là le caractère des voyageurs. Au milieu de ces longues pérégrinations à travers le monde, ils deviennent souvent négligents pour la pratique de leur religion ; ils oublient bien des choses. J'en ai vu qui ne savaient même plus faire le signe de la croix. Mais leur foi, leur respect pour le prêtre et la religion de leur mère ne les abandonnent jamais. C'est là une planche de salut qui souvent les sauve du naufrage. Il y a deux ans, nous avions à la station voisine de la police montée un Irlandais qui, je crois, n'avait pas pratiqué sa religion depuis une vingtaine d'années; le souvenir de sa mère qui, en mourant, l'avait confié à la très sainte Vierge, suffit pour raviver sa foi et le ramener à la pratique de ses devoirs.

Au sortir de cette maison, j'eusse été heureux de rendre visite aux neuf ou dix femmes qui se trouvent dans ces parages, mais je devais ce jour même rentrer à la mission et il était grand temps de partir pour arriver avant la nuit. Je dis donc adieu à tous ces braves gens qui m'avaient si bien reçu et je partis en compagnie, cette fois, du fils aîné de la famille qui paraissait fort joyeux de ce petit voyage.

Environ trois milles avant d'arriver à la mission, je rencontrai un petit camp de six loges de Sioux, au milieu

d'un petit bois. Ils y étaient arrivés la veille, c'est-à-dire le jour même de la naissance du Sauveur du monde. J'avais aperçu plusieurs de leurs femmes qui revenaient chargées, comme de pauvres esclaves, du bois nécessaire pour chauffer leurs familles. Combien ce spectacle me perça douloureusement le cœur! Pauvres femmes! comme tant d'autres, elles gémissent encore sous le dur esclavage de Satan! Elles n'ont point part aux célestes lumières, aux divines consolations de la Noël! Elles ne connaissent pas le divin enfant qui les a tant aimées et qui a tant pleuré, tant souffert pour leur affranchissement. Elles ne connaissent pas, elles ne connaîtront peut-être jamais l'Immaculée Mere du Sauveur dont l'amour fait le bonheur de tous les cœurs assez heureux pour la connaître et la servir. J'aurais voulu visiter ces pauvres sauvages qui viennent eux-mêmes nous voir assez souvent pour nous demander la nourriture périssable du corps. J'aurais voulu, au lendemain de Noël, pouvoir leur prêcher les amabilités infinies de l'Enfant Jésus et les tendresses maternelles de son auguste et incomparable mère; mais, impossible. Ils ne comprennent pas les diverses langues parlées dans le pays et personne de nous ne comprend la leur. Nous n'avons aucun livre, ni aucun interprète pour nous initier à leur langue. Cela nous est d'autant plus pénible que nous sommes menacés d'être envahis par un millier d'entre eux qui viennent camper à peu de distance de la colonie...

Mon très révérend Père, je reprends ce petit entretien, déjà bien des fois interrompu, aujourd'hui, quatrième jour de janvier 1879, et mon premier devoir est de vous souhaiter une très bonne et très heureuse année dans le Sacré Cœur de Jésus. Beaucoup de chrétiens sont venus ces jours-ci me faire visite et me souhaiter la bonne année, ce qui est la principale cause de l'interruption de

ma lettre. Ces braves gens ont une coutume très touchante, c'est, aussitôt qu'ils sont entrés, de se mettre à genoux devant le père en lui demandant sa bénédiction. Les enfants, à leur réveil, au matin de ce jour ont aussi l'habitude de prier leur père de les bénir.

Les chefs de famille de ces pauvres Sioux, dont je vous parlais plus haut, sont accourus de bonne heure, en grande tenue, pour imiter nos chrétiens, poussant en entrant à la mission un grand *bonjour*, ou quelques-uns des mots français qu'ils savent. Nous nous donnons ensuite de chaudes poignées de main ; à leurs étreintes et au sourire qui déride leurs visages bronzés, je sentais qu'ils m'aimaient et, de mon côté, je sentais que mon cœur les aimait beaucoup plus. Notre conversation ne fut pas longue, pour les raisons que j'ai déjà données; cependant, je ne voulus pas laisser passer ce grand jour et cette visite solennelle sans leur prêcher, selon mon pouvoir, la connaissance et l'amour de Notre Seigneur. Prenant donc à ma ceinture le crucifix, ce grand livre du Missionnaire, livre miraculeux où tous peuvent lire et connaître au moins quelque chose de la charité de notre Dieu, je le leur présentai d'une main, en leur montrant, de l'autre, le ciel qu'il nous a mérité par sa mort, puis l'Eglise où il réside par amour pour nous, et enfin le cœur, comme pour les inviter à l'aimer et à le prier. Ils parurent me comprendre, car ils firent de grandes exclamations et des signes d'assentiment en rapport avec mes signes. Après qu'ils se furent assis quelques instants, je les renvoyai en leur donnant à chacun, pour leurs étrennes, une petite torquette de tabac. Ils me quittèrent alors en criant plusieurs fois *merci* sur le même ton qu'ils avaient dit *bonjour*. Afin de pouvoir faire quelque chose en faveur de ces pauvres âmes que le Seigneur nous envoie sans doute dans des desseins de miséricorde,

j'écris à M. Renault, grand vicaire de Saint-Paul-Minnesota, qui s'est longtemps occupé des Sioux, pour le prier de nous envoyer quelques livres sur leur langue.

Le zélé P. André, aussi désireux que moi du salut de ces pauvres Indiens, est tout prêt à se faire Sioux, comme déjà il s'est fait cri et anglais, c'est-à-dire grec et barbare pour gagner à Jésus-Christ les âmes de tous. Le Sacré Cœur de Jésus, sous le patronage duquel il a placé sa mission et ses sauvages du lac Canard, l'a déjà récompensé de son zèle en bénissant ses travaux apostoliques. Ses sauvages, les *Cris des Saules,* qui avaient failli nous décourager par leur endurcissement, ont depuis quelques mois, montré de bien meilleures dispositions. Tous les dimanches et fêtes, quoique éloignés d'environ deux milles de l'église du Sacré-Cœur, ils s'y rendent fidèlement, le chef en tête, en habit d'ordonnance et suivi de son état-major. Ils sont un sujet d'édification pour nos chrétiens par leur bonne tenue et l'attention soutenue avec laquelle ils écoutent le prône que le Père leur fait en leur langue, tandis qu'il prêche en anglais pour les Canadiens et les Anglais de la place. Le chef, le petit *Barbet* (c'est le nom que lui donnent les Métis) a toujours soin, après la messe, de leur expliquer les paroles du prédicateur, et le Père qui l'a entendu plusieurs fois, ne peut s'empêcher d'admirer, non seulement l'exactitude de ses expressions, mais encore la beauté souvent touchante de ses développements, ce qui annonce que le Sacré Cœur de Jésus lui a tout spécialement donné l'intelligence de notre sainte religion.

Ainsi, le jour de Noël, le petit Barbet, dans son allocution, disait à ses gens : « Voyez, mes amis, combien ce que le Père nous a dit à l'église est beau et capable de toucher nos cœurs ! Ce petit enfant dont il nous a parlé, avez-vous bien compris qu'il n'est pas un enfant

ordinaire comme les nôtres, quoique naissant plus pauvre et plus misérable qu'eux. Tout petit, tout pauvre qu'il est, c'est cependant le fils du grand Esprit, *Kyemanito*, qui a fait toutes choses, qui nous a faits nous-mêmes et nous conserve la vie tous les jours. Il est venu ainsi sur la terre pour prendre en pitié tous les hommes, pour les sauver du grand feu qui brûle toujours et que le péché a allumé. Ne pensez pas, mes amis, que ce Dieu si bon que les blancs adorent et que nous, pauvres Indiens, nous ne faisons encore que commencer à connaître, ne soit venu que pour eux et non pas pour nous. C'est ce que nous pensions autrefois, et cette pensée nous éloignait malheureusement de la bonne prière qui, maintenant, commence à toucher nos cœurs. Non, ce n'est pas seulement pour les blancs, c'est-à-dire pour les Anglais ou pour les Français, qu'il est venu naître, en cette bienheureuse nuit, mais pour tous les hommes. Or, nous aussi, ne sommes-nous pas des hommes, les créatures de ses mains adorables, et par conséquent l'objet de cet amour qu'il nous montre aujourd'hui? Aimons-le donc, nous aussi et tâchons de nous rendre dignes d'être bientôt ses enfants, en nous efforçant de mériter l'eau sainte de la prière qui lave les âmes et leur donne une nouvelle naissance, comme nous l'a enseigné bien des fois le Père. »

C'est en ces termes touchants que le chef indien parle ordinairement à sa bande, et pour donner l'exemple de sa docilité à la grâce, pour la première fois il a demandé le saint baptême pour lui et pour son épouse. « Quant à moi, a-t-il dit au P. André dans un langage plein des plus beaux sentiments d'humilité, je suis un grand pécheur; j'ai bien des fois, soit par mon ignorance, soit par la malice de mon cœur, fait fâcher le grand Esprit; il me faut du temps pour faire pénitence et me préparer

à recevoir ses grâces. Je veux commencer tout d'abord par faire au Père la confession de tous les péchés de ma vie. » Sa femme depuis longtemps sollicitait la grâce du baptême ; mais elle ne pouvait obtenir le consentement de son mari, pas plus que plusieurs autres qui se trouvaient dans les mêmes dispositions qu'elle. Le chef indien, enfin touché de la grâce, a donné son consentement ; mais une princesse ne peut pas, paraît-il, parmi ces Indiens, changer de religion, non seulement sans la permission de son mari, mais encore sans l'approbation du grand conseil, c'est-à-dire du conseil d'État. Les conseillers sont donc légalement convoqués. La séance s'ouvre, comme toujours, par la cérémonie du calumet ; après quoi le chef propose solennellement la grave question, en l'appuyant des motifs les plus puissants. Tous, à l'exception d'un seul, donnèrent leur assentiment, à la grande satisfaction du chef et de sa digne épouse. Voici en quels termes la question fut posée : « Vous savez, dit le petit Barbet, que j'accueille respectueusement et que j'embrasse affectueusement tout ce qui me paraît bon et beau. J'espère que vous, mes parents et mes conseillers, vous ne pensez pas autrement et que, comme moi, vous accueillerez aussi avec le même respect et vous embrasserez avec la même affection la sage demande de votre sœur qui est mon épouse, et que vous ne vous opposerez pas à ce qui doit faire son bonheur. »

Le frère du grand chef, un des principaux conseillers, est le plus instruit de tous. Il connaît les prières et les principaux mystères de la religion, aussi bien que nos chrétiens ; il sait lire le catéchisme, et connaît le chant des cantiques. Nous l'avons choisi pour catéchiste auprès des autres.

Vous le voyez, mon très révérend Père, présentement la conversion de ces pauvres Indiens est en bonne voie

et nous avons bon espoir de les voir bientôt entrer dans le bercail du divin Pasteur. Notre petit Barbet était encore bien loin, cet été, d'avoir ces beaux sentiments. Alors, pour obtenir bonne chasse à ses chasseurs, il avait recours à ses superstitions accoutumées. Jour et nuit il était occupé à faire des sacrifices de ses plus belles pièces d'indienne, assaisonnés de ses plus beaux discours ; et à qui adressait-il tout cela ? A des têtes de buffalos, encore ornées de leurs longues cornes et de leur épaisse crinière. Il faut assurément attribuer ce consolant changement à Notre-Dame des Victoires et à l'Apostolat de la prière dont j'ai imploré le secours, il y a quelques semaines seulement ; ce secours, à peine imploré, nous obtient des miracles de grâces. Honneur, louanges, bénédictions et actions de grâces, maintenant et à jamais au très doux cœur de Marie-Immaculée, le refuge de tous les pécheurs, et au très sacré cœur de Jésus, l'abîme, l'océan de toutes les grâces et de toutes les miséricordes !

Ce ne sont pas seulement les pauvres Indiens que le Sacré-Cœur de Jésus attire à lui, autour de cette église que nous lui avons élevée, mais encore les hérétiques, non moins dignes de pitié, parce qu'ils ne sont pas moins enlacés dans les filets de Satan ; souvent même il est plus difficile de les arracher de ses griffes que les infidèles, parce que chez eux il y a beaucoup plus d'abus des grâces, beaucoup plus de séductions et souvent beaucoup plus d'indifférence. Cependant, déjà presque tous les préjugés sont tombés chez ceux qui nous environnent ; ils assistent presque tous à nos offices. Le P. André est particulièrement leur ami et l'objet de leurs bienfaits. Ils pourvoient à sa subsistance au lac Canard ; ils ont payé la moitié des frais de l'église du Sacré-Cœur, et ouvert une souscription pour une cloche. Tout dernièrement, le ministre s'est présenté pour les fêtes de

Noël ; mais le terrain lui a paru trop catholique et il n'a pas osé faire son office. « Il a bien fait, a dit le régisseur de l'établissement commercial, je n'eusse pas souffert qu'il nous ennuyât de sa comédie. » Ce pauvre ministre, pour se dédommager, voulait se retourner vers la bande du petit *Barbet*, pensant avoir plus de consolation de ce côté. Mais il jouait de malheur, ce jour-là. Au moment où il partait, il aperçut, à son grand désappointement, le chef et son état-major, tout de rouge habillés, se dirigeant vers l'église du Sacré-Cœur pour y entendre la messe. Pour se consoler de tant d'insuccès, il acheta un élégant traîneau destiné à ses courses apostoliques.

Cette année nous avons eu le bonheur de recevoir l'abjuration de trois protestants. La conversion du dernier, qui a été baptisé au mois de novembre, est la plus remarquable et la plus édifiante. Permettez, mon très révérend Père, que je vous en offre le récit, comme le bouquet spirituel de mon petit entretien avec vous. Vous y verrez une nouvelle preuve de la puissance du Sacré-Cœur de Jésus sur les cœurs qui paraissent les plus éloignés de lui.

M. Charles Ward est un de ces Yankees qui ont voyagé un peu partout, cherchant sur tous les chemins de ce monde la fortune et le bonheur et ne trouvant que déception et misère. Il ne rapporta ici de ses longs voyages qu'une maladie de consomption déjà arrivée à son dernier période. Tant qu'il eut encore quelques forces, il continua ses pérégrinations. Ainsi, l'été dernier encore, il s'était rendu à la Rivière-Rouge et, à peine de retour, il était reparti pour accompagner les Anglais qui allaient dans la prairie faire la traite avec les sauvages.

Plus d'une fois, dans ses courses, il avait rencontré des ministres protestants qui avaient essayé, mais sans fruit, de le retirer de son indifférence religieuse. Il avait trop

d'esprit pour goûter les mille contradictions de l'hérésie, et quoique sans connaissance du catholicisme, il répondait presque toujours, avec son bon sens naturel, ce qu'aurait répondu un catholique.

C'était à la Mission du Sacré-Cœur que l'attendait la divine Miséricorde. Un soir, après avoir fait une longue lecture dans la Bible, afin d'y chercher quelques distractions à ses ennuis et un peu de soulagement à ses douleurs, il se coucha l'esprit rempli des choses édifiantes qu'il avait lues. Pendant son sommeil, il eut un rêve étrange, qui certainement fut pour lui un coup de grâce, comme cela est arrivé pour bien d'autres. Il lui semblait être encore en voyage. Or, sur sa route, il rencontre tout à coup un torrent qui lui barre le chemin et que cependant il lui faut absolument traverser. Il cherche un passage, fort en peine de le trouver, lorsque tout à coup il aperçoit sur l'autre rive Notre-Seigneur sur la croix, souffrant le martyre de la rédemption. Son sang coulait en abondance de ses pieds adorables, et rougissait le torrent. Son auguste face avait un aspect si lamentable, si digne de compassion, qu'elle semblait dire au voyageur : « O toi qui passes par le chemin, vois donc s'il est une douleur semblable à ma douleur? » Le cœur du voyageur était ému, bouleversé. Attiré par une force irrésistible, il veut s'élancer vers la rive mystérieuse ; mais le torrent qui coule, rapide et profond, l'arrête toujours. Toute la nuit notre pauvre pécheur lutta de la sorte, jusqu'à ce qu'il se réveillât, épuisé de fatigue.

Il s'empressa de raconter à ses amis ce songe mystérieux. Tous lui dirent : « Que veux-tu ? ce n'est qu'un songe, cela ne signifie rien. » Lui-même aurait voulu le chasser de son imagination ; mais le souvenir en était si profondément gravé, qu'à toute heure le Christ sanglant, le Christ au regard mourant, mais plein d'une

infinie miséricorde, se dressait devant lui et semblait toujours lui dire : « Vois donc s'il est une douleur semblable à celle que j'endure pour toi. » Heureusement pour lui, il n'endurcit pas son cœur à la voix de la grâce ; il alla trouver le R. P. ANDRÉ, lui conta son histoire et, sur son conseil, commença aussitôt à se faire instruire. Le P. ANDRÉ nous l'amena ici, à Saint-Laurent, pour qu'il y trouvât le repos dont il avait besoin. Il nous a tous édifiés par son zèle à s'instruire, sa patience à souffrir et la douce joie qu'il goûta après sa confession.

Dans l'espoir que le docteur anglais de la station des Policemen pouvait le guérir ou au moins le soulager, il se rendit à la colonie protestante du Prince-Albert, où il se trouva bientôt réduit à la dernière extrémité. Le ministre alla le visiter, et l'exhorta à revenir à la religion évangélique. En présence de beaucoup d'hérétiques, il lui répondit : *I am catholic, I will die catholic.* « Je suis catholique, je veux mourir catholique. » Ce furent ses dernières paroles. Il mourut après cette belle et courageuse profession de sa foi, quelques jours après son baptême et sa première communion. *Requiescat in pace!*

Adieu, mon très révérend Père, le courrier attend, je n'ai plus que le temps de vous offrir l'hommage de mon profond respect.

Votre très humble enfant,

FOURMOND, O. M. I.



---

## VICARIAT DE NATAL.

Les lecteurs des *Annales* ont appris, par divers organes de la presse, que nos Missions du sud de l'Afrique traversent présentement une crise dont l'issue, il faut l'es-